

Muirgen, né de la mer

La porte du box se referme dans son dos en un claquement sec. Muirgen reste immobile, tête baissée. Il entend les pas des palefreniers s'éloigner rapidement, leurs sombres murmures voletant autour d'eux.

— ... un accident.

— Avec ce canasson ? J'y crois pas !

— Ça devait arriver un jour ou l'autre, j'veus l'avais dit !

Comprendre la langue des hommes s'apparente parfois à une malédiction. Muirgen s'ébroue. La sueur le fait frissonner. Bientôt, elle formera un film glacé sur son poil, que les hommes ont à peine bouchonné. Un coup d'œil sur sa mangeoire lui confirme ce qu'il soupçonnait déjà : elle est presque vide. Son intuition, qui lui sert de boussole depuis qu'il a posé le sabot sur la terre des deux-pattes, lui souffle à l'oreille qu'elle ne sera pas remplie de sitôt.

Une punition au même titre que l'obscurité, à peine brisée par un rai de lumière se perdant dans la paille humide du box. Muirgen s'en fiche, il ne craint pas le noir. Pas plus qu'il ne rêve de l'herbe tendre et juteuse des pâturages, où les autres équidés aiment donner libre cours à leurs envies de galopade.

Il lève la tête, hume l'air ambiant. Une odeur de renfermé émanant des boxes, abandonnés depuis des mois au profit de la partie plus moderne du bâtiment, lui chatouille les naseaux. Le parfum qu'il recherche avec ardeur brille par son absence. Il dresse l'oreille. Seuls les cris moqueurs des mouettes lui parviennent. Résigné, Muirgen finit par baisser la tête et sombrer dans un demi-sommeil où s'agitent des ombres menaçantes. Alex lui manque.

La mer le fouette de ses flots furieux. L'écume dépose une dentelle éphémère sur sa peau rouge sang. Il plonge. Et dans le calme des abysses, il retrouve les siens.

« Ne te laisse pas tenter par le chant des vagues » lui disent-ils.

Il ne répond pas, il connaît ces recommandations depuis son enfance.

« Car sinon, jamais plus tu ne pourras revenir en ces lieux. »

Les autres frissonnent en entendant ces mots. À peine s'ils osent encore jeter un regard empli d'hostilité et de méfiance vers la lointaine surface. Il soupire. Aucun de ses camarades n'a conscience de la curiosité qui lui dévore l'esprit.

Les mots emplis de colère qui sifflent à ses oreilles, les coups infligés sous prétexte de le soigner, Muirgen les reçoit sans broncher. Il traite avec la même indifférence la maigre pitance qu'on lui sert ou l'humidité sous ses sabots. En revanche, il a plus de mal à ignorer sa

langue enflée, qui lui réclame de l'eau. Ses bourreaux ont vu juste en lui laissant une quantité suffisante pour qu'il ne meure pas de déshydratation. Il lèche avec application le fond de son abreuvoir. Aucun hennissement plaintif ne sort de sa gorge. Une résistance silencieuse qui exaspère les deux-pattes.

— Et si on lui servait un peu d'eau de mer, hein ? lance un jour l'un d'entre eux.

Presque malgré lui, les oreilles de Muirgen se dressent. Une étincelle anime sa prunelle.

— Silence, gamin, grogne un vieux bougon. T'as pas deux liards de bon sens dans la cervelle, ma parole !

— Mais...

Sa protestation se perd dans un cri de douleur. D'un geste qui trahit l'habitude, le palefrenier a pincé l'oreille de son apprenti entre ses doigts crochus et l'entraîne à présent loin du box de Muirgen.

— ... ne sais donc pas d'où il vient ?

S'il le pouvait encore, Muirgen éclaterait de rire. Que pensent-ils donc ? Que l'eau salée lui redonnerait des forces ? La vérité est bien plus cruelle : elle lui est devenue poison, et ce depuis qu'il a quitté les siens.

Depuis qu'il a rencontré Alex.

— *T'as vu ça ?*

De son refuge aquatique, il distingue les deux pêcheurs, dont l'un, dangereusement courbé sur la lisse, observe les flots sombres où s'égayent mouettes et cormorans.

— *Arrête un peu de rêver et enclenche la remontée du filet, grommelle l'autre, mettant un terme définitif à la conversation.*

Déçu, le plus jeune obéit néanmoins. Il ignore qu'à quelques brasses de distance, l'être qu'il a brièvement entraperçu sous l'onde le dévisage. L'humain est à peine sorti de l'adolescence, il n'a peut-être pas oublié les contes et légendes d'antan. À moins qu'on ne l'ait instruit des êtres merveilleux que l'on peut parfois croiser en haute mer, si la chance vous sourit ?

Certains deux-pattes perpétuent d'ailleurs les vieilles traditions, patrouillant les nuits de pleine lune le long des plages venteuses. Ils tiennent une torche dans une main et dans l'autre, une corde épaisse, où s'entremêlent des algues séchées, retenues ensemble par de petits rivets de fer. Dans leur cœur brûle l'espoir d'attraper un de ses congénères – un de ces chevaux qu'on dit intrépides, aussi rapides que le vent.

Aussi traîtres que l'onde salée.

« Et ils osent nous donner un nom ! » soufflent les anciens, outragés.

Selon les traditions séculaires, point de nom avant d'avoir atteint l'âge de raison. La mer se révèle une trop cruelle maîtresse pour qu'on ose baptiser les nouveaux nés. Poussant un soupir de frustration, il disparaît dans les eaux bleutées. Sans oser se l'avouer, il se dit qu'entendre son nom, même dans la bouche d'un deux-pattes, serait réconfortant.

Ses rêves liquides, témoignages d'un temps défunt, peuplent de plus en plus son sommeil. Bon ou mauvais présage, Muirgen l'ignore, mais la compagnie, même onirique, des siens lui réchauffe le cœur. La solitude, le silence lui pèsent. Lui qui dédaigne d'ordinaire la compagnie des autres chevaux, il donnerait cher à présent pour entendre une voix, n'importe laquelle. L'absence d'Alex est un feu qui lui ronge le cœur.

Aussi, un matin, quand un parfum de pommes à la cannelle et d'encre bleue se fraye un chemin jusqu'à lui, Muirgen met quelques instants à réaliser ce que cette apparition signifie. La joie inattendue lui fait pousser un hennissement retentissant. Alex. Elle est là, elle est venue, elle va l'emmener loin de ce box de malheur. Ensemble, ils défient les rumeurs des hommes, la vitesse des vagues, le cri moqueur des oiseaux de mer. Ensemble, ils sont invincibles. L'oreille tendue, il guette les sons familiers : le pas, à la fois léger et assuré, de la jeune fille ; le cliquetis des étriers ; et sa voix douce qui l'appelle par son nom. Muirgen. Né de la mer. Peu importe que les autres deux-pattes le considèrent comme un porte-malheur. Il refuse de les écouter, à l'exemple de sa cavalière.

— Ah, vous vous êtes bien trouvés ! a lancé un jour un palefrenier. Aussi obstinés l'un que l'autre !

Alex a éclaté de rire et Muirgen a renchéri en hennissant.

Mais en ce jour, aucun rire. Aucun « Muirgen » prononcé d'un ton complice. Outre le parfum si familier, qui ne peut appartenir qu'à elle, il perçoit un grincement incongru en ces lieux. Un couinement métallique, qui se rapproche au fur et à mesure. Quand enfin, il s'arrête juste devant son box, Muirgen hennit de nouveau. Une demande, presque une supplique. Lui, qui ne s'est jamais abaissé devant les hommes, n'a jamais fléchi, est prêt à tout pour qu'Alex lui réponde. Cependant, quand elle prend enfin la parole, ses mots sont pour quelqu'un d'autre.

— Ouvrez le vantail.

C'est bien elle. Et pourtant... Les oreilles couchées d'instinct en arrière, Muirgen renâcle quand la lumière du petit matin inonde son box. Il lutte contre l'envie de fermer les paupières. En lieu et place, il passe la tête dans l'ouverture. Deux hommes – un palefrenier et un inconnu – se tiennent avec Alex, mais Muirgen n'a d'yeux que pour elle. Alex. Son Alex. Sa cavalière. Son amie. Pourquoi ne vient-elle pas à lui ? Pourquoi n'a-t-elle pas apporté la selle et tous ces

liens de cuir que les hommes aiment tant utiliser ? Pourquoi ne se lève-t-elle pas ? Une peur qu'il ne connaissait pas auparavant s'empare du cœur de Muirgen alors qu'avec une infinie douceur, il tend le bout du nez vers Alex. Elle, qui aime tant caresser sa joue en lui racontant son quotidien, ne pourra pas résister à la tentation.

Mais Alex reste immobile, dans ce siège qui n'a aucune raison d'être là, avec cet homme qui se tient derrière elle, et qui murmure :

— Je vous avais bien dit que c'était trop tôt. Nous n'aurions jamais dû essayer aussi peu de temps après... Allons-nous-en !

Au même instant, Muirgen détecte une odeur salée. L'espace d'un battement de cœur, il pense que la mer est enfin venue le chercher. Puis un hoquet lui parvient et il comprend : Alex pleure. Il l'a déjà vue dans cet état auparavant. Impuissant et misérable, ne sachant comme la consoler, il lui avait donné des petites bourrades amicales, comme une jument en donnerait à son poulain, jusqu'à ce qu'elle enlace sa puissante encolure. Une initiative qui lui est interdite, à présent. Muirgen a mal et ignore pourquoi.

— Allons-nous-en, répète l'homme en manœuvrant le siège.

En emmenant Alex avec lui.

Muirgen n'en croit pas ses yeux. Elle s'éloigne. Elle l'abandonne. Elle le laisse là, dans cette prison sordide, où son insatiable curiosité l'a mené.

— Rabattez le vantail, ordonne l'inconnu au palefrenier, qui se saisit de la paroi.

Non ! Il ne restera pas ici ! Sans plus réfléchir, il décoche un coup de sabot furieux contre le bois, qui tremble sous l'assaut. Du coin de l'œil, il voit Alex tourner la tête. Le regard de la jeune fille croise – enfin – le sien, elle devine ce qu'il a en tête. Une idée que ne perçoit pas le palefrenier, qui s'écarte en hâte.

— Bon sang !

La manœuvre resterait vaine pour un cheval ordinaire, aussi fort soit-il. Pas pour Muirgen. Pendant un moment, il se croit revenu auprès des siens, quand le clan devait se défendre contre des agresseurs aux dents aiguisées. Son cœur bat plus vite, ses muscles se bandent, l'océan rugit dans ses oreilles. L'obstacle qui le sépare d'Alex ne résiste pas à sa ruade. Les gonds se brisent. Il perçoit à peine les exclamations du palefrenier et de l'accompagnant. Il s'avance vers Alex, ignorant les fourmis qui lui courent dans les jambes. Jeune fille et bête se font face, dans un dialogue qui s'est brutalement rompu et que Muirgen ne parvient pas à rétablir.

Demande-moi de rester, la supplie-t-il en silence. Tends-moi la main.

Il se fera agneau, il se roulera à ses pieds, il supportera sans broncher l'hostilité des deux-pattes.

Demande-le-moi.

Alex se tait. Hasard ou action délibérée, la couverture qui recouvrait ses jambes tombe au sol.

— Viens ici, espèce de monstre !

Muirgen échappe sans problème au geste pataud de l'homme. Il attend. Il attend qu'elle se lève, qu'elle bouge, qu'elle vienne vers lui. Mais Alex n'accomplit rien de tout ça. Elle le regarde fixement, avec, dans ses prunelles grises, un message qu'il ne comprend pas. Une froideur qui le transperce. Que s'est-il passé ? Elle pose une main pâle, si pâle, sur ses jambes. Pince l'étoffe de son jeans et la chair en-dessous. Rien. Aucun tressaillement, aucune protestation. Et Muirgen comprend enfin.

L'accident lui revient en un flash : l'obstacle qui se dresse devant lui, l'odeur nauséabonde du fer – depuis quand est-il présent dans ce manège ? – sa panique et sa révolte. Le cri de la jeune fille. Sa chute. A-t-il entendu à ce moment le bruit de quelque chose qui se rompt ou est-ce son imagination ? Il ne sait plus. Tout ce qu'il sait, ce qu'il devine, c'est qu'elle ne montera plus jamais sur son dos.

Son cœur se brise. Il lui lance un dernier regard et s'enfuit avant que l'armée de palefreniers ne lui tombe dessus.

Au-dessus de leurs têtes, la tempête fait rage depuis des jours. Lui et les siens sont cloués dans leur repaire, la plupart somnolents, d'autres veillant sur les plus jeunes. Si les adultes pourraient résister aux courants traîtres et à la force du ressac, les enfants, quant à eux, seraient entraînés sans pitié en direction des terres, vers la côte. Une terre qui dévore chaque jour davantage son esprit. Les questions sans réponses se bousculent dans son crâne, au point qu'il en oublie même de prendre part à la pêche quotidienne. On le surveille et, dans son sillage, les rumeurs grandissent. Des on-dit contre lesquels les mouvements puissants de ses nageoires ne peuvent rien. Pour se distraire, il se demande de quelle manière les hommes là-haut, à la surface, se défendent contre les éléments en furie. Il pense au jeune pêcheur aperçu auparavant et son cœur se serre. Aurait-il osé prendre la mer par un tel temps ?

« Tu penses trop à eux. Ils t'empoisonnent l'esprit. »

Une attaque directe, une de plus. Et l'ancien – guère plus âgé que lui en vérité, mais à l'esprit aussi rigide que du corail – ne supporte guère la contradiction. Pourtant, l'envie de se défendre, ou tout au moins de discuter plutôt que de supporter encore l'interminable attente dans la pénombre du repaire, l'emporte.

« Pourquoi traitez-vous toujours les humains comme une menace ? Vous ne les connaissez pas ! »

« Bien sûr que si ! D'où crois-tu qu'ils viennent, sinon de la mer nourricière, comme nous tous ? »

Surpris, il se retourne sur l'ancien. Il ne s'attendait pas à cette révélation. L'autre continue : « Ils ont choisi d'oublier ce qu'ils avaient été et de commencer une nouvelle vie. Nous avons décidé de rester ce que nous sommes. Nous avons fait notre choix. »

Il se retient de dire que lui n'a fait aucun choix. Personne ne lui a même averti que c'était possible. Son cœur s'enflamme à cette idée. L'ancien doit percevoir ce qu'il pense, car il lui souffle, d'un ton de reproche :

« Tu en paieras le prix, tu sais, si tu t'entêtes à suivre la voie des deux-pattes. Tu ne pourras plus revenir ici. Quant à ce que tu seras... »

« Et bien ? »

« Tu seras autre. Différent. Et les hommes, aussi aveugles puissent-ils être, ne manqueront jamais de te le rappeler. »

L'ancien avait raison. Il est autre. Différent. Et alors qu'il galope de toutes ses forces en direction de la mer, qui n'a jamais cessé de l'appeler, il ne peut pas chasser de son esprit cette dernière image d'Alex dans ce siège, incapable de bouger. Autre. Différente, elle aussi. Comme si, quelque part, il l'avait contaminée. La douleur qui l'étreint à cet instant est si puissante qu'il manque s'effondrer au sol. Seule la tentation de revoir l'eau salée, d'entendre la voix des vagues le maintient debout. Ses muscles, restés inactifs, le brûlent. Comme lors de ce jour où il a finalement choisi.

Le premier contact de l'air salé sur sa peau découverte est une torture. Il se traîne sur le sable, toujours plus loin de l'eau, qui semble se lamenter de son absence.

« Reviens, reviens. »

Il secoue la tête. Il désire davantage que cette vie dans l'obscurité, dans le respect rigoureux des traditions, où les anciens ont toujours le dernier mot. Il a envie de...

Les mots se bousculent dans son esprit, sans qu'il ne puisse s'arrêter sur l'un d'entre eux. Au même moment, son souffle se bloque. Il ouvre la bouche en un geste désespéré. Il ne va quand même pas étouffer, pas maintenant ! Il se tend en un dernier effort, toujours plus loin sur cette terre inhospitalière et étrangère. Va-t-il mourir à présent ? L'ancien lui aurait-il menti ?

J'ai fait mon choix ! hurle-t-il en son for intérieur, avant que l'inconscience ne le submerge.

La mer, enfin. Depuis le sommet des falaises, elle semble si paisible. Si douce. Une mère qui lui tend les bras et à laquelle il est pressé de retourner. Il descend la rude pente ventre à terre, à la même vitesse qu'il fendait autrefois les flots, dans sa forme originelle. Il lui avait fallu du temps pour apprivoiser son nouveau corps, coordonner ses pattes musclées et nerveuses, se rendre compte que désormais, de sa gorge ne sortiraient plus que des hennissements.

Apprendre aussi que les hommes ne pouvaient pas intercepter ses pensées. Comme lorsqu'il avait rencontré Alex pour la première fois, sur cette même plage.

Alex. Penser à la jeune fille est une torture insoutenable. Et pourtant, il ne peut pas s'empêcher de la revoir, encore et toujours, alors que ses sabots frappent l'onde. Elle est glaciale en ce mois de septembre et il frissonne. Dire qu'autrefois, la température de l'eau l'indifférait...

Indécis, il observe le ballet hypnotique du flux et du reflux. Il tâche de percevoir la voix des siens – de ceux qui étaient autrefois les siens, le corrige impitoyablement son esprit – mais sans résultat. Sont-ils toujours là ? L'attendent-ils ? L'obscurité s'avance avec gourmandise, il n'y verra bientôt plus. Il n'a plus qu'une seule chose à faire. Il avance dans l'onde, ignorant le froid qui tétanise ses muscles. Avancer. Ne plus penser à Alex. Ne plus entendre son cri lors de l'accident. S'il avait su que les deux-pattes étaient aussi fragiles...

Plus de regrets, à présent. Tu as fait ton choix.

L'eau lèche son poitrail, assombrit son poil. Ses sabots tentent de trouver un appui sur le sable. Peine perdue. Il sombre. Les flots se referment au-dessus de lui. Il attend un signe... qui ne vient pas. L'air lui manque. Il remonte à la surface, renâclant et hennissant son incompréhension.

Tu as fait ton choix.

Non !

Il s'apprête à plonger quand il l'entend :

— Muirgen !

Un appel si faible, si ténu, presque noyé dans le grondement des déferlantes. Et pourtant, il reconnaîtrait cette voix entre toutes.

— Muirgen !

Il tente de se retourner, de revenir vers la terre ferme. Vers Alex, qui, des falaises, crie son nom. Plus facile à dire qu'à faire, cependant. Le courant se joue de ses efforts.

— Muirgen !

Muirgen, né de la mer. Qui n'y retournera pas. Il se débat. D'une ultime traction, il prend finalement pied sur la plage, ruisselant et frissonnant de tout son corps dans le vent

d'automne. Les derniers rayons de soleil frappent le haut de la falaise, éblouissent d'un éclat cruel le siège métallique où est piégée Alex. Alex, qui ne crie plus, mais qui le regarde. Alex, qui a décidé de le rappeler à elle. Parce que, même s'ils sont différents, ils se sont trouvés et cela suffit.

— Muirgen...

C'est son nom. Son corps. Sa vie. Et alors qu'il tourne définitivement le dos aux siens, il lui semble percevoir une dernière fois leur voix.

Tu as fait ton choix.

Et ces mots sont emplis de sérénité.